

Raviver le plaisir d'exister

CHEZ LES PEINTRES ET LES POÈTES, COMME DANS LE CONTACT AVEC LES RÉALITÉS NATURELLES, C'EST UNE MANIÈRE D'HABITER LA FINITUDE, QUE QUÊTE ALAIN LÉVÊQUE.

Il n'aura cessé, Alain Lévêque, d'aller à la rencontre des artistes qui, par amour de la réalité, volonté de ne pas désertier le réel, ont fait du temps de vivre un jardin, et ont laissé à travers leurs œuvres, un témoignage de leur présence au monde. Des frères en finitude chez qui il trouve de quoi renforcer son goût du terrestre, son sens de la vie dans l'ici et le maintenant, autrement dit de quoi exalter le sentiment qu'il a en propre du fait d'exister. Dans ses carnets, ses poèmes – *Manquant tomber* (L'Escampette, 2011) – comme dans *À la rencontre*, le livre qu'il nous donne aujourd'hui des notes de carnets et des essais sur des peintres, 2003-2020 c'est la manière d'habiter la finitude, et la façon de recréer du lien entre le monde et soi-même, qu'il met en exergue.

Plutôt que de céder à l'emprise des forces négatives, au tragique qui naît des pensées de la mort ou aux fantasmes d'immortalité des adeptes d'un au-delà trompeur, il s'agit, dit-il, d'accepter la loi naturelle qui veut que tout finisse. La mort, il faut la concevoir comme une défleuraison, consentir à n'être que de passage, ne plus considérer le temps fini comme un gouffre mais, au contraire, l'épouser comme le danseur épouse la musique. Ce passage qui est « *existence et coexistence avec ce qui est* », cette vie qui est notre seul bien et notre seul lieu, vivons-les en étant présent au monde avec la force d'intensité et d'attention propre au regard premier, celui des commencements.

Un regard, une attention aux choses les plus simples qu'il retrouve dans le monde des images et chez un certain nombre de peintres et de poètes – Paul de Roux, André Frénaud, Philippe Jaccottet, les *Poèmes de Samuel Wood* de Louis-René des Forêts – qui parlent la même langue de l'être au monde, partagent le même rêve d'une humanité à nouveau accordée aux souffles primordiaux. Chez Constable ou Gustave Roud, c'est un « *subtil mélange de mélancolie et d'émerveillement* » que Lévêque voit culminer dans des « *moments d'adhésion lumineuse au terrestre* ». À travers les figures de femmes « *luminescentes* »

accueillant le monde par tous les sens, telles que les dessine Lucy Vines, c'est l'éloge de l'éphémère terrestre qui se donne à voir autant que « *le sentiment d'exister dépourvu de ses faux-semblants* ».

Au fil donc des notes de ses carnets – impressions plus ou moins fugaces, bonheurs fugitifs, beauté des jeunes femmes, traces d'une vie passagère dans ses accords avec les réalités naturelles ou la vie animale – comme dans les essais qu'il consacre à des peintres aimés, c'est l'appétit de vivre qu'il célèbre. Comme chez Farhad Ostovani accompagnant des iris dans les atteintes successives que leur inflige le temps. « *Nous sommes devant eux au sein du temps vécu, dans sa durée douloureuse et illuminante à la fois, dans sa beauté déchirante.* » ; ou comme dans les œuvres d'Anne-Marie Jaccottet qui, « *avec*

le vibrato qui lui est propre » rejoint la musique que Lévêque entend chez Bonnard, un peintre en qui il voit « *un illuminateur de la finitude* ». Chez Véronèse, chez Mantegna, chez Yves Lévêque, il aime la façon dont sont donnés à sentir les moments où prédomine le plaisir d'exister. Ailleurs, chez Palézieux ou dans les écrits de Pierre-Albert Jourdan, il a le sentiment d'entrer dans « *le pays de l'émerveillement que suscite le simple* », qui est là, à côté de nous, dans l'ordinaire des jours. Ce qui fait de ce livre une ode au ravissement de vivre, à ces moments où l'on se sent au diapason de l'enchantement d'être.

Richard Blin

À la rencontre, d'Alain Lévêque
L'Atelier contemporain, 184 pages,
16 illustrations, 25 €

L'ÎLE REBELLE. ANTHOLOGIE BRITANNIQUE AU TOURNANT DU XXI^E SIÈCLE

Édition bilingue. Choix, traduction, préface de Martine De Clercq et Jacques Darras, Poésie/Gallimard, 555 pages, 15,50 €

Il manquait à la poésie britannique du XXI^e siècle une anthologie, aussi complète que le furent les *Matières d'Angleterre* (In'hui, 1984) en leur temps. C'est chose faite grâce à Martine De Clercq et au poète Jacques Darras qui ont réuni ici un vaste choix, dont le mérite consiste à croiser les différents traits (bigarrures et unité) que la poésie anglaise donne à sentir à travers son histoire, sa situation ilienne, dont se définit aussi son détachement rebelle. C'est en effet sous « l'autorité » (très souvent désastreuse) de la monarchie anglaise que l'ensemble des pays qui s'y attache (l'Écosse et le Pays de Galles), sans compter ceux qui, par leur histoire (coloniale) restent sous la veille symbolique du Commonwealth, que l'on a parlé d'une Angleterre.

L'Île rebelle donne donc à entendre les voix des trois pays susnommés, quand même certains poètes ont des origines indiennes ou canadiennes. Les grandes oppositions entre les héritages ruraux du Nord aux caractères plus urbains du Sud s'y marquent souvent (Tony Harrison, Sean O'Brien, Liz Lochhead...). Ailleurs, l'ironie et le sarcasme orientent la recherche du poème, celle par exemple de Fleur Adcock, de Selima Hill (« *Je veux être une vache/pas la fille de ma mère* »). On mesure aussi à cette somme comment les héritages de l'imagisme de Pound, de T.S. Eliot, Ted Hughes ou encore Auden, comme de celui de Wordsworth ou de Hopkins (chez l'immense Geoffrey Hill) construisent les inflexions des voix anglaises et en dessinent les partitions : celle, savante, de J. H. Prynne, minimaliste et proche de l'objectivisme américain (Tom Raworth), sentimentale distanciée (Stephen Romer), d'une inquiétante étrangeté chez John Burnside, ou encore la grande voix (épique descriptive ornithologique) venue des Antilles britanniques de Derek Walcott : « *L'idéal perpétuel, c'est l'étonnement./ Frais gazon vert, arbres tranquilles, forêt/ sur la colline puis, intrusion blanche d'une aigrette/ lancée dans le cadre à toutes voiles* ».

E. L.